

Ce qu'il y avait de race et de sang aristocratique dans ses veines s'était révolté alors contre les faiblesses de son cœur, puis un grain de romanesque était entré dans son âme ; et, songeant à cette noblesse de maintien, à ces mains blanches qui n'accusaient aucune profession manuelle, Jeanne s'était rappelé ces histoires d'autrefois, représentant des grands seigneurs déguenillés ; et un vague pressentiment lui avait dit qu'Armand était autre chose que ce qu'il paraissait être.

Toutes ces rêveries, tous ces babillages de l'âme, toutes ces suppositions d'une jeune et poétique imagination, s'étaient donc emparés petit à petit de l'esprit de mademoiselle de Balder ; elle était sortie et rentrée en s'y abandonnant ; elle y demeura en proie en se mettant à l'ouvrage ; elle répondit aux questions de la vieille Gertrude avec distraction.

La première rêverie d'une jeune fille l'absorbe si complètement, que Jeanne vit s'écouler une partie de la journée sans y prendre garde, et ne fut distraite que par le bruit qui se fit sur le carré et dans l'appartement voisin, où le nouveau locataire emménageait son mobilier.

Le logement de Jeanne avait fait partie autrefois de celui que venait de louer le vieux Bastien, et n'en était séparé que par une porte condamnée, et qui réunissait, lorsqu'elle était ouverte, le salon de la jeune fille à celui du nouveau locataire.

Jeanne entendit malgré elle quelques mots échangés entre Bastien et le concierge.

— Monsieur, disait ce dernier, a beaucoup trop de meubles, il ne pourra jamais placer dans cette pièce ce piano et cette grande armoire.

— Je ne puis cependant me réparer de mes meubles.

— Monsieur, s'il n'est pas musicien, pourrait vendre son piano.

— Vendre mon piano ! s'écria Bastien avec une teinte d'émotion qui trompa mademoiselle de Balder, le piano de ma pauvre fille ! Ah ! jamais... plutôt tout jeter par la fenêtre, que rendre ce cher piano.

Jeanne tressaillit, et elle pensa que cet homme, ce vieux militaire, lui avait-on dit, pleurerait sans doute son unique enfant : Et comme la douleur réunit ceux qui sont séparés, la jeune orpheline, qui pleurait son père, éprouva une sympathie subite pour ce père qui n'avait plus sa fille.

Alors cédant à un mouvement de pieuse curiosité, mademoiselle de Balder marcha sur la pointe du pied et alla coller son œil au trou de la serrure de la porte condamnée.

Elle put voir ainsi son nouveau voisin. C'était un homme de haute taille, vêtu d'une redingote bleue ornée d'une rosette et boutonnée militairement. Son visage était noble et bon ; une forêt de cheveux blancs taillés en brosse couronnait son front. Jeanne crut revoir son père, et l'expression de tristesse, la voix émue du vieux soldat achevèrent de lui gagner le cœur de l'orpheline.

— Oh ! non, poursuivait Bastien, je ne veux me défaire ni de ce piano ; mais j'ai une maison de campagne près de Paris, où je ferai transporter l'armoire. Seulement, comme cette maison est louée jusqu'au terme d'avril, si vous aviez encore dans la maison quelque chose à louer, ne fût-ce qu'une manèrdre ?

— Nous n'avons rien, monsieur, dit le concierge, à qui, sans doute, Bastien avaient déjà fait la leçon en lui glissant quelques louis dans la main.

— Mais, reprit-il sur-le-champ, peut-être y aurait-il moyen de tout arranger.

— Comment cela ?

— Si un locataire se chargeait de votre piano pour quelques jours.

Bastien poussa une exclamation de joie qui fit tressaillir la jeune fille.

— Il y a ici, sur le carré, poursuivis le concierge, une demoiselle bien honnête et bien complaisante : je crois qu'elle aurait de la place dans son salon.

— Ah ! murmura Bastien, si elle pouvait me garder mon piano quelque temps, quel service elle me rendrait !

La voix du vieillard était émue, et le cœur de Jeanne battait d'émotion, et elle avait momentanément oublié Armand.

— Ecoutez, poursuivait Bastien, élevant un peu la voix, ce qui aurait pu donner à penser qu'il espérait être entendu, je suis une vieille bête de soldat, et je n'ai jamais su manier autre chose qu'un sabre de cavalerie, mais l'ange que je pleure m'avait fait aimer la musique... et lorsque, à présent, j'entends une de ces valse allemandes si tristes qu'elle me jouait autrefois, je me prends à pleurer, à pleurer comme un enfant, mais les larmes que je verse me font du bien.

— Je vais sonner chez mademoiselle de Balder, dit le concierge, et lui demander si elle veut prendre votre piano. Justement, je crois qu'elle est un peu musicienne.

Le cœur de Jeanne battait à rompre.

— Mademoiselle de Balder ! interrompit brusquement Bastien qui avait entendu un léger bruit dans la pièce où se trouvait la jeune fille, et était désormais sûr d'être entendu, mais j'ai connu un officier de ce nom, il me semble !

— Le père de cette demoiselle, en effet, était colonel, m'a-t-on dit.

— Et il a été tué à Constantine, n'est-ce pas ?

— Oui, je crois, monsieur.

— Eh bien ! acheva Bastien, allez dire à cette demoiselle que si elle voulait garder mon piano, elle rendrait un grand service à un ancien ami de son père.

Jeanne avait les yeux pleins de larmes, et il lui sembla que Dieu lui envoyait un ami.

Une minute après, le concierge sonnait, et la jeune fille courait lui ouvrir, car Gertrude était partie.

Un sentiment de pudeur aisé à comprendre empêcha Jeanne de dire qu'elle avait tout entendu ; elle se laissa donc exposer le motif de la visite du concierge, et accueillit avec empressement la demande de Bastien.

— Le capitaine Bastien, dit le concierge, tandis que les hommes de peine chargés de l'eménagement installaient le piano dans le petit salon, viendra remercier mademoiselle dans la journée.

Et il se retira.

Demeurée seule, la jeune fille retourna à son trou de serrure, et aperçut le vieux soldat chassant des clous et posant des tableaux sur les murs.

Les déménageurs étaient partis, et Bastien achevait de s'installer.

Alors, obéissant à une pieuse inspiration, et se souvenant des paroles du vieillard à propos des valse allemandes, Jeanne ouvrit le piano, laissa errer ses belles mains sur le clavier, et entama ce morceau sublime échappé de la plume d'un pauvre maître de chapelle, et qu'on nomme *La Dernière Pensée* de Weber, hymne suprême, chant du cygne de ce maître si tôt disparu au milieu de sa gloire, et que ses œuvres ont inspiré, s'il ne l'a point écrit lui-même.

Et, les yeux pleins de larmes, Jeanne arracha à l'instrument ces notes plaintives qui ont fait verser tant de pleurs, et lorsqu'elle eut fini, lorsque, retournant à son poste d'observation, elle regarda de nouveau, Bastien était assis, la tête dans ses mains, dans l'attitude d'un homme qui vit tout entier dans la pensée et s'abîme en ses souvenirs.

Certes, le vieux soldat, dont Jeanne ne pouvait voir le visage, ne pleurait point cette enfant imaginaire dont il venait de parler, mais il murmurait à part lui, et le cœur palpitait d'émotion, car il avait déjà deviné le noble cœur de l'orpheline :

— Mon Dieu ! je viens de mentir, mais si je n'ai jamais eu de fille, il est un homme que j'aime comme mon enfant, un cœur qui a souffert et à qui vous devez sa part de joie en ce monde. Faites que cet homme soit heureux, mon Dieu ! et que cette noble enfant, qu'il aime déjà, vienne à l'aimer.

L'eménagement était terminé ; Bastien n'avait plus rien à